

Cette novella ne répondait à aucune ambition littéraire. Tout ce que je peux en dire, c'est que je me suis inspiré d'un passage du récit pour rédiger, quelques années plus tard, Le Sarcophage des Dieux, qui fut mon premier roman, paru aux éditions Atria. Celles et ceux qui ont lu mon roman retrouveront sans peine, dans le Programme Schrödinger, le personnage de Charles-Hubert Vendôme, endossant cependant un tout autre rôle, mais surtout l'événement tragique qui bouleversera son existence.

PROGRAMME SCHRÖDINGER

CHAPITRE PREMIER

CH a tout ce qu'un homme ordinaire peut désirer pour être heureux : un bon job, une jolie femme, deux gamins gentils et bons élèves, une belle maison et une bagnole sympa. Oui, mais voilà, il n'est ni ordinaire ni heureux. Non pas qu'il soit déprimé ou, pire, suicidaire, mais il n'a pas le moral. En fait, CH s'ennuie. Il s'ennuie en famille et il s'ennuie au boulot. En vacances, c'est pareil, puisqu'il les passe en famille. Il s'ennuie en ville et à la campagne ; en hiver comme en été. Il aimerait bien le printemps, parce qu'il y a des fleurs, mais il est allergique au pollen. Et l'automne, il se sent triste à mourir sans bien comprendre pourquoi. Le seul exutoire qu'il ait trouvé pour tromper ce marasme existentiel est de surfer sur les réseaux sociaux, et plus précisément sur des forums de philosophie, sous le pseudo de Schubert.

Il n'a pourtant aucune formation, dans ce domaine. Et ses connaissances en la matière sont des plus rudimentaires. Pourtant, ses contributions sont généralement appréciées des autres participants, y compris parmi les plus érudits. Ces derniers ne s'y trompent pas : ils savent que Schubert est un imposteur ; qu'il n'est pas plus philosophe qu'astronaute ou footballeur professionnel. Mais il a une capacité de raisonnement hors norme. Son QI a en effet été estimé à plus de cent trente, ce qui en fait un individu de haut potentiel. Il lui arrive quelquefois de surfer sur des forums de math ou de physique, mais il trouve les contributeurs bornés et manquant cruellement de créativité. Il préfère la logique floue à la logique du tiers exclu et la métaphysique à la physique. C'est pourquoi il se sent plus à l'aise avec la philo.

Schubert, c'est le pseudo qu'il s'était choisi pour des raisons strictement phonétiques (il trouvait que son prénom complet – Charles-Hubert – sonnait un peu comme une contraction du nom du compositeur). Il n'ignore bien sûr pas que Franz Schubert écrivait de la musique classique – il s'était renseigné sur son moteur de recherche préféré –, mais n'a jamais rien écouté de lui. CH n'est d'ailleurs aucunement mélomane. En clair, la musique l'ennuie, comme le théâtre ou encore le cinéma. Et s'il devait être honnête avec lui-même, même la philo l'ennuie. En fait, ce qu'il préfère et qui le motive, c'est la raison et la capacité d'abstraction, quel que soit leur domaine d'exercice.

Cela étant, on ne peut pas dire que CH n'aime pas sa femme et ses enfants. Ou encore le confort de sa maison et son jardin couvert de fleurs parfumées. Et bien sûr sa bagnole qui lui a coûté un bras rien que pour frimer. Il ne pourrait vivre sans sa famille et le sait. Mais on ne peut pas vivre non plus sans air ou sans eau ; ça ne veut pas dire pour autant qu'on aime l'air ou l'eau. Ni qu'on n'aime pas l'air ou qu'on n'aime pas l'eau.

Quand il était encore étudiant, il avait fait la connaissance de Chloé, une jolie fille dont il était amoureux et avec qui il avait eu une relation qui s'était mal terminée. Il lui arrivait encore de penser à cette fille, en particulier quand il s'ennuyait avec Catherine, son épouse légitime. Mais bref, Chloé lui avait dit un jour qu'il était fondamentalement un être famélique, dont il existe un terme sanskrit, *preta*, qui sert à les désigner (elle était fan de spiritualités orientales et d'expériences mystiques). Ces êtres – ces *pretas*, donc – sont représentés avec un très gros ventre et une bouche très petite. Bien qu'ils possèdent assez d'eau et de nourriture, leur bouche minuscule ne leur permet pas de satisfaire leur faim ou d'étancher leur soif. En clair, CH – parce qu'il ne peut se satisfaire de ce qu'il possède – est une sorte de

preta. Son ennui n'est pas une maladie mais un symptôme. Le symptôme de son éternelle insatisfaction. CH n'ignore bien sûr pas la nature de sa maladie. Aussi ne cherche-t-il plus à comprendre son état ni à se soigner. Il admet son statut d'être famélique comme une donnée irréfutable de son existence mondaine. Il doit faire avec. En d'autres termes et pour le dire simplement, il admet qu'il est un pauvre type qui passe son existence à tenter vainement de tromper l'ennui.

CH ne se contente pas de surfer sur les réseaux sociaux durant ses temps libres. Il s'y consacre également pendant les heures de travail. Nul – en particulier sa hiérarchie – ne songerait à le lui reprocher, car son job, celui pour lequel il est payé, est fait et bien fait. C'est ça, la compétence, aime-t-il répéter à l'envi, quand on lui demande comment il fait pour abattre un tel boulot alors qu'il ne glande rien.

Il est près de dix-huit heures quand il met un terme à une conversation sur un forum dont le titre du fil de discussion était : « La notion de néant engendre-t-elle la pitié ? » Le sujet l'intéressait, mais les contributions manquaient de profondeur, d'à-propos, et il avait rapidement décroché. Il se rend sur sa messagerie professionnelle pour inspecter son courrier avant de quitter le bureau. Un courriel attire son attention. L'expéditeur est le CSA ; le Centre Scientifique des Armées. Bizarre. Et l'objet : « Programme Schrödinger – Important ». CH n'a aucune idée de ce qu'est le Programme Schrödinger, sinon qu'il connaît bien sûr le nom du physicien. Il soupçonne ses collègues du service informatique de lui jouer un petit tour – ils sont quelquefois taquins, mais pas très malins (euphémisme dont use volontiers CH, quand il fait référence à certains de ses collègues). Il clique sur l'icône de la corbeille pour supprimer le mél, mais une alerte s'affiche aussitôt au centre de l'écran : « Suppression du message impossible ! Veuillez ouvrir le message et en accuser la lecture. » Voilà autre chose... Il est peu vraisemblable, à la réflexion, que ses collègues lui fassent une blague potache. En particulier, ils n'oseraient pas impliquer le CSA ; l'Armée n'est pas un sujet de plaisanterie. Que risque-t-il à ouvrir ce message ? Un virus ? Impossible : le site de l'entreprise est très protégé. Un abonnement gratuit à un site pornographique ? Ce serait bien une blague à la con compatible avec le QI à deux chiffres de ses collaborateurs. Si ça se trouve, ils le surveillent par la caméra intégrée à l'écran de l'ordinateur, rien que pour se marrer de voir sa réaction. CH s'ennuie peut-être, mais il n'a pas mauvais fond. Il pense que ses collègues s'ennuient certainement autant que lui et que c'est leur manière à eux de tromper leurs occupations routinières. C'est un peu dommage qu'il en fasse les frais, mais il faut aussi savoir prendre sur soi pour garder un bon contact avec ses potes de boulot. Et donc, il ouvre le message.

« Monsieur,

Vous avez été déclaré – par notre moteur de recherche – apte à participer au protocole d'expériences scientifiques en cours intitulé Programme Schrödinger.

Un agent du Centre Scientifique des Armées viendra très prochainement sur votre lieu de travail. Il vous conduira jusqu'au laboratoire de recherches scientifiques de votre secteur où vous serez attendu.

Il est inutile de prévenir votre employeur, ce dernier sera informé par nos soins. Vos heures d'absence, pendant toute la durée de l'expérience, vous seront payées normalement.

Nous vous rappelons que la loi vous interdit de communiquer à quiconque le contenu de ce courriel. Votre temps d'absence est estimé à moins de douze heures. »

Quelques longues secondes s'écoulaient avant que CH prenne la mesure du contenu de la missive. Ce message, bien que clair, est une véritable énigme. Est-il crédible ? Impossible à dire. Peut-il émaner de ses collègues ? C'est peu probable. Que doit-il en conclure ? Pour l'instant, rien. Il n'a qu'une chose à faire : attendre l'agent du SCA. Combien de temps devra-t-il attendre ? Pas longtemps, s'il en juge par l'adverbe « prochainement ». Le point important est le caractère « secret-défense » du message. La loi lui interdit d'en parler. Pas même à sa famille. L'employeur est-il informé ? Il sait seulement que l'Armée a besoin de lui. L'Armée n'est pas tenue de dire pourquoi elle a besoin de CH. Quant à l'employeur, il ne peut s'y opposer, de par la loi.

Perplexe, il décide de fermer sa messagerie électronique, mais une alerte en milieu d'écran lui rappelle qu'il doit accuser la lecture du message. Il confirme en cliquant sur l'icône ad hoc et peut enfin quitter son bureau. Il est près de vingt heures quand il rentre chez lui. Julien et Marie, ses enfants, sont devant la télé et regardent une émission de variétés. Inutile de leur demander si leur journée s'est bien

déroulée et s'ils ont fini leurs devoirs. Ils sont bons élèves. Catherine, sa femme, est probablement dans la cuisine, achevant les derniers préparatifs pour le dîner. Le train-train habituel, qui le déprime. Mais cette fois son esprit est encore mobilisé par le message énigmatique du SCA et il y prête moins attention.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air tout chose... lui souffle son épouse, qui le connaît assez pour remarquer la moindre ride de contrariété.

CH prend un air faussement étonné.

— Comment ça, tout chose ?

Catherine hausse les épaules, dans un geste d'impuissance.

— Je ne sais pas. Tu n'as pas l'air comme d'habitude.

— Ah bon ? répond CH, les sourcils levés, comme si la remarque de sa femme était insolite.

Catherine l'observe un moment sans répondre, puis lâche enfin :

— Hmm... Je me fais sans doute des idées. Tout va bien ?

CH hausse les épaules à son tour.

— Ben... ouais !... On mange bientôt ?

— C'est prêt.

Après le dîner, Catherine et son mari se retrouvent seuls, assis dans le salon, devant le grand écran de la télévision. Ils ne savent pas quoi regarder, mais sont cependant incapables d'éteindre le poste et de passer leur temps autrement. CH n'a de toute façon rien à dire. Il n'aime pas parler de son boulot et il n'est pas autorisé à parler du courriel du CSA. Catherine n'a pas grand-chose à raconter non plus. Elle sait que sa vie est creuse et qu'elle n'intéresse personne. Quant aux enfants, ils ont rejoint leur chambre, comme chaque soir après avoir débarrassé la table avec leurs parents. Catherine et CH décident finalement de regarder une chaîne d'information en continu. Les nouvelles sont, comme d'habitude, mauvaises. Marasme économique, pics de pollution à prévoir dans les jours qui viennent, violence... Catherine fait quelques commentaires, mais CH ne répond pas. Il se contente de hocher la tête, en signe d'approbation, mais en réalité, il ne l'écoute pas. Il pense encore au mél du CSA. Il se demande en quoi il a été déclaré apte. En plus, il déteste l'armée et tout ce qui peut marcher au pas cadencé. Il n'aime pas les armes et l'idée de la guerre le remplit d'effroi. Fort heureusement, le Pays n'est pas en guerre ; du moins, aucune guerre déclarée.

Quand l'émission s'achève, CH et Catherine se retrouvent dans le lit conjugal. Catherine aimerait qu'il la prenne dans ses bras, mais CH se tourne de l'autre côté pour s'endormir. Elle ne se rappelle pas la dernière fois qu'il lui a fait l'amour, tant ça date. Elle n'avait pas spécialement apprécié – c'était une constante, depuis la naissance des enfants –, mais c'était au moins la preuve qu'il la désirait encore un peu. Peut-être a-t-il une maîtresse. Elle lui poserait volontiers la question, mais elle n'ose pas. Elle a peur de la réponse. Elle l'entend respirer doucement ; un léger ronflement régulier. Elle se sent un peu triste et seule, mais elle a sommeil et finit par s'endormir.

Le courriel du CSA a mystérieusement disparu de sa messagerie, constate CH. Il n'en est pas vraiment surpris, car il suppose que l'Armée ne peut laisser traîner un message important – classé « secret défense » – dans la boîte mail de son destinataire. Il n'a donc plus qu'à attendre qu'on vienne le chercher et qu'on lui explique de quoi retourne ce « Programme Schrödinger ».

Un jour passe, puis deux, trois, et enfin toute la semaine sans la moindre trace d'une ombre d'un agent de l'armée. L'idée qu'il s'est fait piéger par ses collègues recommence à le titiller, mais il ne remarque rien de leur part. Ni signe d'amusement ni allusion curieuse. Il ne peut bien sûr interroger qui que ce soit et n'en a du reste pas l'intention. Il retourne régulièrement sur les forums de philo et laisse Schubert s'exprimer à sa place. Autant CH est taciturne, peu disert, autant Schubert est prolix, extraverti. Cette alternance de personnalité l'intrigue quelquefois. S'il devait se définir, choisirait-il la personnalité de Schubert ou celle de CH ? Schubert est bien sûr un personnage virtuel et CH est bien réel. Mais est-ce la vérité ? Est-il Schubert déguisé en CH ou CH déguisé en Schubert ? N'importe qui choisirait la deuxième solution. Mais lui se souvient du conte taoïste d'un homme qui s'endort et rêve qu'il est un papillon, et qui, en se réveillant, ne sait pas s'il est un homme qui a rêvé d'être un papillon ou s'il est un

papillon en train de rêver qu'il est un homme. C'était Chloé qui lui avait raconté cette histoire, prétextant que la vie n'est pas plus réelle qu'un rêve. C'était tout Chloé, ce genre de sentence, mais CH aimait Chloé, et tout ce qu'elle affirmait lui paraissait merveilleux. S'est-il émerveillé au moins une fois, avec Catherine ? Il ne s'en souvient pas. En y songeant, sa femme n'arrête pas de tirer la tronche, depuis quelque temps. Elle ne lui dit rien, mais il sent bien que quelque chose ne va pas. Quand il l'interroge, elle hausse les épaules et fait celle qui ne comprend pas. Quand elle est comme ça, CH comprend qu'elle a quelques griefs contre lui. Mais CH sait qu'il n'a rien à se reprocher. S'il s'ennuie avec elle, il n'y peut rien et elle non plus. Et ce n'est pas une faute de s'ennuyer avec quelqu'un.

Alors qu'il est tout à ses réflexions, quelqu'un frappe à la porte de son bureau. Il invite à entrer et une jeune femme, plutôt jolie, en tenue militaire, s'exécute, accompagnée du chef du personnel de l'entreprise. Par réflexe, il met son ordinateur en mode veille, car il est connecté au forum de discussions et n'a pas envie que son responsable hiérarchique fasse la moindre remarque désobligeante devant la militaire. Celle-ci ne lâche pas un sourire. Son visage est marmoréen, lisse et ferme. Le directeur fait les brèves présentations puis s'éclipse, comprenant que sa présence est de trop.

— Je ne vous attendais plus... lâche CH, qui ne sait pas comment entamer la conversation avec l'agente.

Cette dernière ne relève pas.

— Êtes-vous prêt ? se contente-t-elle de répondre.

CH opine d'un battement de paupières, se lève de son fauteuil et prend ses affaires.

— Je vous suis.

Elle marche devant lui, d'un pas décidé. De dos, elle a vraiment l'air canon et CH ne peut s'empêcher de le remarquer. Mais il s'abstient de tout commentaire. Elle n'est pas là pour flirter et lui non plus. Pourquoi est-il là, en fait ?

— Pourquoi dois-je vous suivre, au fait ?

— Je ne peux répondre à votre question, s'excuse-t-elle. J'ai pour mission de vous accompagner jusqu'au CSA. Ne m'en demandez pas davantage.

CH n'est pas surpris. C'est le lot de tous les militaires : réfléchir, pour eux, revient à désobéir. Elle n'échappe pas à la règle. Il trouve dommage qu'une aussi jolie personne soit affublée d'une tête aussi vide, mais garde bien sûr sa réflexion pour lui.

Il s'assoit à l'arrière du véhicule de l'armée, à l'invitation de la jeune femme. Elle conduit vite. Le CSA est à l'autre bout de la ville, en périphérie. De temps en temps, il l'observe, dans le rétroviseur. Elle s'en rend compte, mais reste impassible. Il tente un sourire, mais elle détourne le regard, se concentrant sur la route. Il n'a rien d'un séducteur et n'est pas étonné de la réaction de l'agente. Il aimerait lui parler. Il ne sait pas pourquoi, mais il se sent tout à coup davantage Schubert que CH. Peut-être parce que cette expérience est nouvelle, pour lui. C'est la première fois qu'il participe à un programme militaire. Peut-être cherche-t-il à masquer le fond d'angoisse qui lui ronge le cœur, depuis une semaine.

La militaire prend une sortie d'autoroute et s'engage sur une route secondaire. Le ciel est bas à cause d'un couvercle nuageux de couleur ocre. Un vent d'ouest, chaud, chargé de particules fines, balaye le sol en soulevant la poussière. La jeune femme se gare sur un vaste parking, proche d'un bâtiment de plain-pied. « Nous y voilà », dit-elle, avec un sourire inattendu. CH hoche la tête et ouvre la portière. Il s'attend à ce qu'elle descende aussi du véhicule, mais reste assise à sa place.

— Vous ne m'accompagnez pas jusqu'au bout ? s'étonne-t-il, bien que la réponse soit évidente.

— Vous êtes un grand garçon, répond la militaire, masquant un sourire narquois. Vous trouverez bien l'entrée tout seul.

CH trouve la réponse un peu blessante et réagit :

— C'est vous qui me ramènerez, quand j'aurai terminé, ou devrais-je me débrouiller tout seul ?

— Je ne sais pas. Vous demanderez à l'accueil, le moment venu. Au revoir.

CH soupire et s'éloigne de la voiture. Il la regarde partir, hausse les épaules et se dirige vers le portail d'entrée, abrité par un auvent. Il pousse l'huis et se retrouve dans un petit hall vide, semblable à un sas. Une caméra biométrique placée en hauteur le scrute un instant et un déclic de la serrure de la deuxième porte lui indique qu'il peut entrer. Il s'exécute. Il se retrouve dans une grande pièce avec un

bureau de réception, occupé par une jeune femme qui ressemble étrangement à l'agente qui l'avait laissé en plan sur le parking. CH ne peut cacher une réaction de surprise, mais ne fait aucun commentaire. Il s'approche et décline son identité. La jeune femme l'observe de la tête aux pieds puis déclare :

— Le colonel Lagarde va vous recevoir. Veuillez patienter quelques instants.

CH s'attend à voir apparaître un colonel en habits militaires. Au lieu de ça apparaît un homme entre deux âges, détendu, le front dégarni et portant une blouse blanche sur des vêtements civils. Il est souriant et lui tend la main, que CH serre sans poigne. Après quelques formules de politesse et de brèves présentations, Lagarde l'invite à le suivre.

Ils empruntent un long couloir au bout duquel se trouve un ascenseur. CH s'en étonne, car le bâtiment du CSA n'a qu'un seul étage.

— Nous nous rendons dans un des nombreux sous-sols, précise le colonel. Mon bureau et mon labo se situent au troisième niveau.

CH acquiesce d'un mouvement de tête et en profite pour solliciter un complément d'information, sans masquer son sentiment d'inquiétude :

— Pouvez-vous me dire pourquoi je suis ici ?

— Je vous dirai tout une fois que nous serons arrivés, rassurez-vous. Ça ne sera pas long.

Le trajet en descenseur ne dure pas, en effet. Le bureau de Lagarde est assez vaste et éclairé par des lampes à LED. L'une des cloisons est vitrée et CH aperçoit, de l'autre côté, ce qu'il pense être le labo, car la pièce contient une paillasse et divers appareils électroniques sous tension.

— Asseyez-vous, souffle le colonel, accompagnant ses mots d'un geste de la main, après s'être installé à sa table de travail.

Sa voix sonne davantage comme un ordre que comme une invite, et CH obtempère. Celui-ci a du mal à garder son calme. Lagarde s'en rend compte.

— Détendez-vous. Je vous sens mal à l'aise...

CH déglutit avant de répondre. Il croise ses doigts, comme pour se concentrer, et se redresse sur son siège.

— Désolé, fait-il, mais je suis un peu... stressé. Je ne sais pas ce que vous attendez de moi et ne cesse de m'interroger sur cette convocation. Car il s'agit bien d'une convocation, n'est-ce pas ?

— En effet, répond le colonel. Ainsi que précisé dans le courriel que vous avez reçu, vous allez participer à un programme de recherche baptisé « Schrödinger ». Vous savez qui est Erwin Schrödinger ?

— Je suppose qu'il s'agit du physicien, célèbre pour son chat...

— En effet. Nous reviendrons sur ce point. Mais d'abord, sachez qu'à partir de maintenant, vous n'êtes plus tout à fait un civil, même si vous n'êtes bien sûr pas militaire et que vous n'avez donc aucun grade dans ce service.

— Est-ce légal ? l'interrompt CH.

Lagarde marque un temps de silence, observant son interlocuteur droit dans les yeux.

— Vous voulez parler de la légalité de votre convocation ?

— Oui, répond-il, accompagnant sa réponse d'un hochement de tête.

— C'est tout à fait légal, réagit le colonel, sûr de lui. L'Armée a tous les droits. Mais vous savez cela, car ce n'est un secret pour personne. Cependant, vous n'avez pas à vous en faire. Le programme de recherche est sans danger et vous serez rentré chez vous avant ce soir. Avez-vous d'autres questions ?

— Pas pour l'instant... répond CH, d'un mouvement de tête.

— Bien. Savez-vous ce qu'est le cinquième axiome d'Euclide ?

La question surprend CH. Si Euclide n'est pas un inconnu pour lui, ses cours de mathématiques sont lointains.

— Je suppose que je l'ai su, mais je ne m'en souviens pas dans le détail. Est-ce important ?

— Non. Ce n'est pas très important. Cet axiome postule que par un point hors d'une droite, passe une parallèle à cette droite et une seule.

— D'accord, souffle CH. C'est en effet du programme de mathématique de niveau élémentaire. Quel rapport avec ma présence ici ?

— Ne soyez pas si pressé. Vous saurez tout avant l'expérience proprement dite, soyez sans crainte. En réalité, l'axiome d'Euclide ne nous intéresse pas vraiment, car il se limite au plan. Savez-vous ce qu'est la théorie d'Hugh Everett ?

— Je crois savoir qu'il s'agit d'une théorie sur les univers parallèles, répond CH, après s'être éclairci la voix, mais je n'en sais pas plus. J'ai une formation d'ingénieur et mes connaissances en physique sont limitées à la mécanique classique, dans le domaine des travaux publics.

— Ça ne vous empêche pas de vous intéresser à des sujets qui n'ont pas grand-chose à voir avec votre métier d'ingénieur, n'est-ce pas, Schubert ?

CH n'en croit pas ses oreilles. Mais si son premier réflexe est d'éprouver un puissant sentiment de honte coupable d'avoir été découvert dans son intimité, son cortex est plus lent à intégrer la situation.

— Comment... comment savez-vous que je suis Schubert ? réussit-il à balbutier.

— Comme vous savez, c'est notre moteur de recherche qui vous a détecté, d'après les critères que nous lui avons fixés. Sur une dizaine de candidats potentiels – qui ignorent bien entendu tout de notre démarche – vous avez été sélectionné comme étant le plus apte à subir le programme Schrödinger, d'après la qualité de vos contributions sur les forums. Voilà comment nous savons qui vous êtes. Je vous repose donc ma question : que savez-vous de la théorie d'Everett ?

— Subir ? réagit CH, fronçant les sourcils et ignorant la question du colonel.

— En effet, vous allez servir de cobaye, en quelque sorte. Mais, encore une fois, inutile de vous inquiéter pour rien. Répondez simplement à ma question.